

# REVUE DE LA MODE

Le numéro seul, 35 cent.  
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.  
Le n<sup>o</sup>, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN  
PARIS  
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.  
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE  
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

ABONNEMENTS ET VENTE  
AUX BUREAUX  
DU MONDE ILLUSTRÉ ET DU MONITEUR UNIVERSEL  
13, quai Voltaire, Paris

52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS  
PARIS  
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.  
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE  
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.



1. TOILETTE EN ÉTOFFE DE FANTAISIE.

2. COSTUME DE GRENADINE.

3. COSTUME EN MOHAIR.

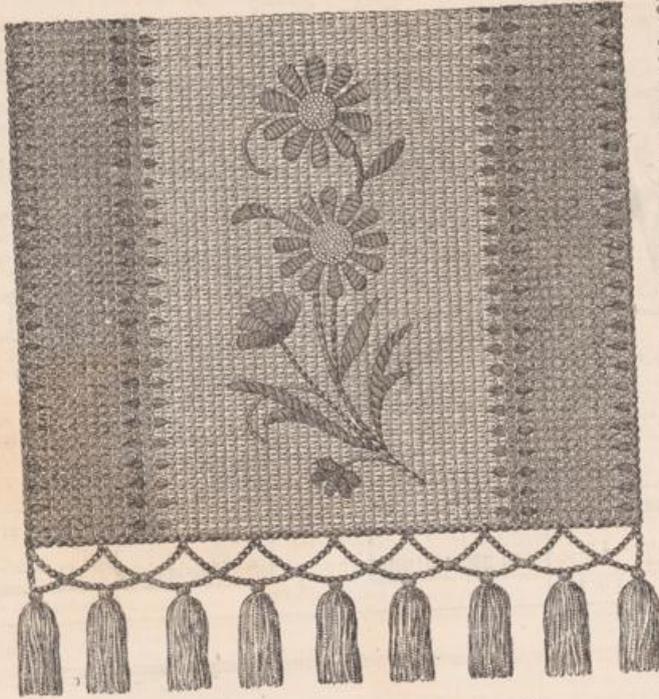
## SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette en étoffe de fantaisie. — Costume de grenadine. — Costume en mohair. — Robe de faille noire. — Costume de faille noire. — Bands au crochet tunisien. — Bands en lacet anglais. — Quatre carrés en filat avec broderie de Clusv. — Deux parures. — Trois chapeaux d'enfants. — Toilette en grenadine de laine (devant et dos). — Quatre costumes de dames. — Les curiosités de la mode : Quatre colifours de femmes, de 1774 à 1777. — Rébus. SUPPLÉMENT : Planche de modes colorées.

## EXPLICATION DES GRAVURES

1. Toilette en étoffe de fantaisie laine et soie, de couleur grise. — Le jupon est orné d'un haut volant que termine une petite ruche de même étoffe et que surmontent quatre petits volants froncés, dont le dernier à tête. La tunique est ouverte par devant, relevée en poulf derrière, et garnie tout autour d'un petit ruché et d'une broderie à jour. Le corsage est décolleté et contient une guimpe à gros plis plats, ornée d'une fraise en mousseline brodée. Les basques, rondes et plates, sont garnies, comme la tunique, d'un ruché et d'une broderie, et sont fermées par devant. Manches plates du haut et formant ensuite deux bouillonnés coupés par des ruches. Un volant orné d'une broderie retombe sur la main.

2. Costume de grenadine canevas noire et de faille. — Le jupon est en faille noire, garni par derrière de quatre vo-



6. BANDE AU CROCHET TUNISIEN ET EN BRODERIE AU PASSÉ.

lants en grenadine, l'un froncé, l'autre plissé, alternant, et, devant, de bouillonnés en grenadine à tête posés en diagonale. La tunique est en grenadine canevas; elle est nouée sur le côté et forme deux pans qui se croisent sous un noué de rubans de faille noire. Au bord, est posé, sur l'ourlet, un petit ornement en passementerie perlée. Le corsage, en grenadine doublée de soie, est à basques fermant devant et à deux pointes derrière. Une sorte de col revers entoure l'encolure en cœur. Manches à coude, en faille, garnies d'un plissé de grenadine dans le bas.

3. Costume très-simple, en mohair gris cendre, orné de de galons tressés en laine, de même teinte. Le jupon se termine, derrière, par un haut volant monté à gros plis triples espacés; il est orné, par devant, de galons de laine, posés comme l'indique le dessin. La tunique est entourée d'un galon; elle se relève simplement sur les hanches et par derrière. Le corsage est une petite veste demi-ajustée, boutonnant par un seul bouton, sur la poitrine, et s'ouvrant pour laisser voir un gilet en étoffe semblable au costume ou en piqué blanc.

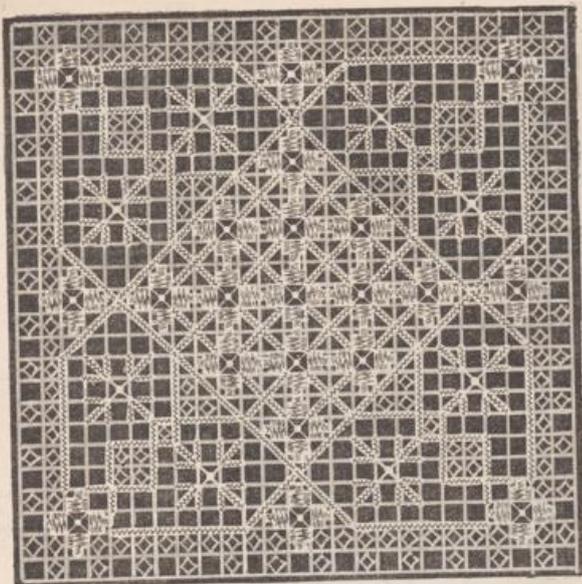
4. Robe de faille noire. — Jupe à traîne avec poulf pris dans la longueur; le devant est plat, uni et garni d'un haut volant plissé, qui va en remontant jusqu'à la seconde couture et s'y arrête. Ce volant est surmonté d'un bouillonné plat à deux têtes. Un noué de faille termine ce bouillonné de chaque côté. Corsage à basques pointues par devant et à basques carrées et fendues par derrière; traîse de soie autour de l'encolure; manches à coude se terminant par un volant plissé. Ce costume, en belle faille noire ou de couleur, coûte tout fait, à la Pair, 175 fr.



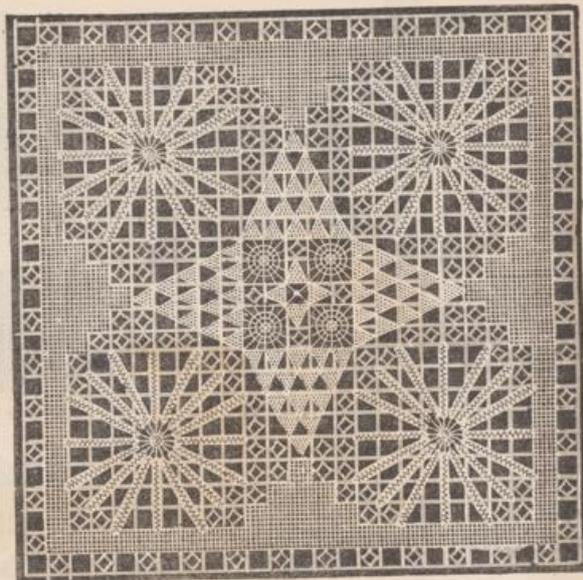
4. ROBE DE FAILLE NOIRE.



5. COSTUME EN FAILLE NOIRE.



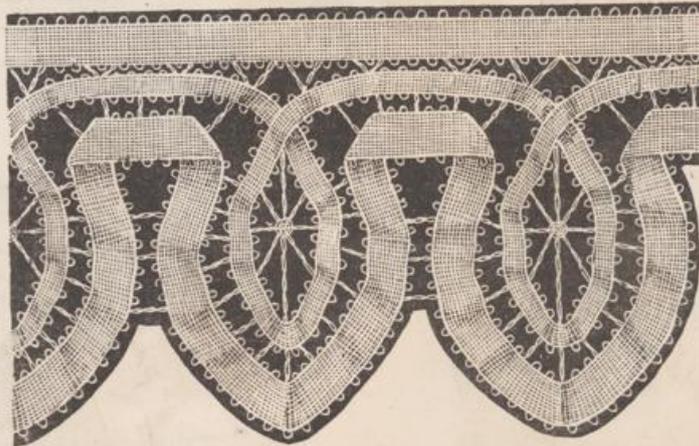
8. CARRÉ AU FILET ET BRODERIE DE CLUNY.



9. CARRÉ AU FILET ET BRODERIE DE CLUNY.

5. Costume tout en faille noire. — Modèle de la Poix. — Le jupon est orné d'un volant tuyauté à grand ourlet en biais et d'un plissé que termine un petit volant froncé. Au-dessus de ce plissé, est posé un grand bouillonné plat dont le pied et la tête forment un coquillé couché. Tunique ronde, faisant tablier, se fixant sous la basque garnie de quatre petits bouillonnés de faille se terminant par un tout petit plissé. Le pouf est pris dans la longueur du jupon. Corsage à châle, ouvert sur un gilet de velours noir ou de faille bleue, et se boutonnant jusqu'au bas, par devant. La basque forme plusieurs gros plis par derrière et n'a pour toute garniture qu'un gros liséré. Manches à coudes ouvertes un peu dans le bas et ornées d'un revers formant trois plis posés à 5 centimètres de l'extrémité de cette manche.

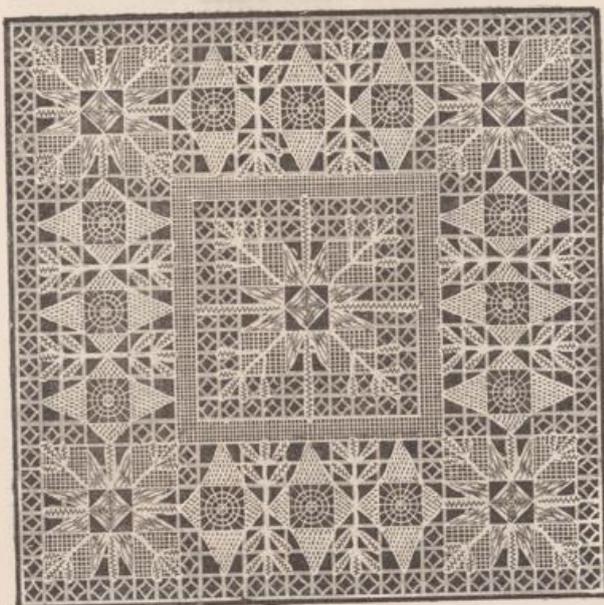
6. Bande au crochet tunisien et en broderie au passé. — Cette bande se fait de deux couleurs, blanche pour le milieu et de couleur tranchante pour les plus petites bandes, celles qui encadrent.



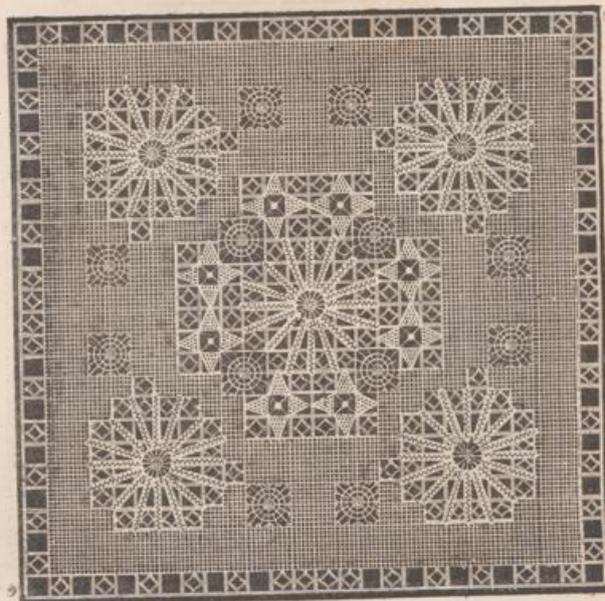
7. BANDE EN LACET ANGLAIS.

En général, ces bandes, servant pour couvre-pieds de lit ou de voiture d'enfant, se font bleu et blanc ou rose et blanc; elles se relient les unes aux autres à l'aide d'un point à cheval, fait avec de la soie d'Alger, pris sur les lisières de chacune des bandes et en sens contraire du travail. On obtient les espèces de petites feuilles qui forment ornement en faisant trois points dans le même point, puis en exécutant tout simplement trois points simples dans l'intervalle, puis recommençant trois points qui s'avancent jusque sur la seconde rangée du crochet tunisien.

Le milieu se brode en soie d'Alger, au passé, point de chaînette et point de nœud. Ce dernier, qui se fait en cordonnet, sert pour les milieux des marguerites, le passé, un peu bourré, pour les pétales des fleurs et les branches des feuilles, et la chaînette pour les tiges et les tortillons. La frange est bien simple; elle se compose de deux rangs de chaînette contrariés, au bas desquels on adapte un petit gland en laine que l'on peut faire soi-même.



10. CARRÉ AU FILET ET BRODERIE DE CLUNY.



11. CARRÉ AU FILET ET BRODERIE DE CLUNY.



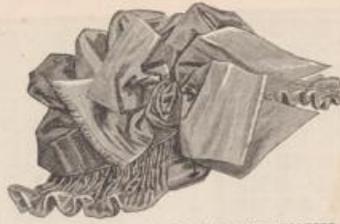
12. PARURE.

7. **Bande ou lacet anglais.** — Modèle de M<sup>me</sup> Lecker, 3, rue de Rohan. — Ce genre de travail est très en vogue en ce moment; il se fait promptement, et son prix de revient est très-minime.

Il faut se procurer du lacet blanc ou écreu des deux largeurs exactement pareilles à celles de notre dessin.

Puis tracer les contours de ce dessin sur moleskine ou toile cirée, ou, à défaut, sur papier de couleur un peu fort; puis bâtir, et cela avec soin, les lacets à leur place respective, en soignant bien les angles repliés et aigus. Les barrettes qui relient ces lacets sont faites simplement au point de cordocnet pas trop serré; les exécuter au feston alourdirait le travail et le rendrait fort long.

8. **Carré de filet broderie de Cluny.** — Ce dessin est fait sur



14. CAPOTE EN GROS DE SUEZ POUR FILLETTE.



16. DÉRET BÉARNAIS POUR PETIT GARÇON DE 3 À 6 ANS.



15. CHAPEAU ROND EN FEUTRE POUR FILLETTE.



13. PARURE.

nombre impair de vingt-cinq mailles; il se compose de points d'esprit, de points de natte pour les bâtons qui traversent et forment quadrille, et de points de damas ou points de reprise contrariés. Tous ces points ont été dessinés dans le n<sup>o</sup> 87, du 31 août 1873, aux pages 274 et 275.

9. **Carré au filet.** — Aux angles de notre carré, qui se fait sur vingt-cinq mailles, nous avons quatre marguerites en relief qui se font sur espace vide, et forment par conséquent opposition parfaite. La rosace du milieu est composée de petites pyramides aux points de feston rentrés les uns dans les autres, avec intervalles de roues cordonnées.

10. **Carré au filet en broderie de Cluny.** — Le dessin de ce carré, qui se fait sur vingt-six mailles, est fort riche et, di-



17. TOILETTE EN GRENADINE DE LAINE (DOS).



18. TOILETTE EN GRENADINE DE LAINE (DEVANT).



*P. Desfray*  
1874 Paris N° 139

REVUE DE LA MODE  
*Gazette de la Famille*  
13 Quai Voltaire à Paris  
*Coiffettes de M<sup>me</sup> Elise, 64, rue Richelieu*  
*Cravates et Parfums de la Parfumerie Nyon, 31, rue de Septembre*

points  
ent et  
reprise  
du 31  
  
se fait  
relle  
opposi-  
pyra-  
autres.  
  
assin de  
et, di-

min

7  
rue  
mor  
min  
Il  
exa  
P  
diré  
et c  
bler  
lacc  
serr  
fort

8.

sons le mot, ouvragé. Le cadre extérieur se fait en partie en point de pyramide ou point de feston; jours ou roues à triple rang et en relief pour les branchages; nous avons encore du point d'esprit. Quant au petit carré du centre, il est encastré de point de toile et rempli de point d'esprit, de point d'angle, de relief et de quelques carrés au point de toile.

**11. Carré au filet, dessin de Cluny.** — Ce dessin, comme tous les autres que nous avons donnés, peut se faire sur filet à la maille plus ou moins grosse; le travail est toujours le même. Dans le dessin qui porte le n° 3 et qui se fait sur vingt-six mailles, le point de toile fait le fond du carré; les marguerites des angles sont au point de relief sur point d'esprit. Nous trouvons encore des étoiles exécutées au point de pyramide et des jours remplis de roues à triples branches.

**12. Parure composée d'un fichu ouvert et croisé, avec ruche de mousseline ornée d'une petite dentelle; un poignet brodé suit la ruche. Manches assorties.**

**13. Parure composée d'un plissé double en mousseline claire et petite valenciennes se terminant par un coquillé de mousseline mêlé de nœuds de ruban bleu.**

**14. Capote en gros de Suez bleu, toute couléssée, pour petite fille de trois à six ans, ornée d'un gros nœud de faille et d'une tête de plume bleue.**

**15. Chapeau rond en feutre gris, garni d'une torsade de velours gris et d'une queue de coq aux reflets changeants, retenue par un gros nœud de velours gris.**

**16. Béret béarnais pour petit garçon de trois à six ans, en drap bleu foncé, avec pompon de soie floche bleu foncé.** — Ces trois modèles ont été créés par la maison de l'Enfant-Jésus, 6, rue Vivienne.

**17-18. Toilette en grenadine de laine double écrue, avec fleurs brochées en soie noire. Le jupon est orné d'un volant monté à gros plis creux; sur chaque pli se trouve une fleur**

brochée. Au bas de ce volant est posé un petit plissé, et au-dessus un bouillonné à deux têtes. La tunique est garnie tout autour d'un volant monté à gros plis qui termine une guipure écrue. Au-dessus du volant court une ruche en taffetas noir. Le corsage forme une sorte de petit paletot Louis XV, dont la basque est ornée d'un volant monté comme celui de la tunique. Sous chaque pli passe un ruban de faille noire. Un plissé, dans lequel passe un ruban noir, orne le corsage en cœur et se termine par un nœud de faille noire. Manches droites se terminant par un volant à gros plis, coupés également par un ruban noir nouant à la couture extérieure. — Modèle de M<sup>me</sup> Cavally.

Notre dessin 17 représente ce costume vu de dos. La tunique est relevée en pouf très-peu volumineux. Un nœud de faille noire est posé au milieu de la basque, par derrière.

**19. Costume en batiste de fil écri rayé ton sur ton.** — Le jupon a un haut volant en biais dans le bas, surmonté d'un bouillonné à deux têtes et terminé par un plissé d'organdi blanc à la mécanique. La tunique est garnie du même



19. COSTUME EN BATISTE.

20. COSTUME EN ÉTOFFE DE FANTAISIE.

21. COSTUME EN TOILE DE LAINE.

22. COSTUME EN FAILLE NOIRE.

bouillonné et du même plissé. Le corsage à basques fermées devant et ouvertes à la couture du dos est bordé de deux petits biais, au-dessous desquels est cousu un plissé blanc; trois biais d'étoffe forment châle sur le corsage et deux nœuds de faille sont posés, l'un au bas de l'encolure, un peu en cœur, l'autre à la pointe de la draperie en châle; manches ouvertes à la couture extérieure, garnies de deux petits biais et d'un plissé, nœud à la couture intérieure.

**20. Costume en étoffe de fantaisie rayée gris foncé sur gris clair.** — Le jupon est en faille noire avec trois volants plissés. La tunique, forme polonoise, est ornée tout autour d'un volant en biais de même étoffe, surmonté d'un biais de faille noire; manches demi-justes, un peu ouvertes à la couture extérieure.

**21. Costume en toile de laine rayée gris sur blanc.** — Jupon avec haut volant en biais plissé, surmonté d'un biais; tunique polonoise garnie d'un petit volant en biais plissé et d'un biais à plat autour de l'encolure; col replié; manches

à coudes terminées par un petit volant en biais et plissé, fixé par un biais.

**22. Costume en faille noire composé d'un jupon uni derrière et orné par devant d'un très-grand plissé à gros tuyaux retombant sur un petit volant plissé, également à gros tuyaux. La tunique en faille croise un peu par devant; deux poches, formant petits sacs froncés dans le haut, garnissent chaque côté; tout autour de la tunique un volant en biais et au-dessus un biais de velours. Le corsage est à basques arrondies, simplement lisérées et fermées par devant et à postillon à plis creux par derrière; un double biais de faille et de velours fait châle sur le corsage et se termine par un nœud faille et velours. Manches demi-justes, ouvertes à la couture extérieure et garnies d'un biais de velours et d'un petit volant.** — Ces quatre modèles ont été créés par les grands magasins de la Paix, rues du Quatre-Septembre, Choiseul et Monsigny.

E. BOUZY.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE COLORIÉE

*Costume d'automne en vigogne, léger et en faille vert myrte.* — Le jupon est en faille; il est orné dans le bas d'un petit volant monté à gros plis et surmonté d'un haut plissé à gros plis et à deux têtes. Tunique en vigogne, fendue par devant et formant deux pans carrés; un biais de soie orne cette tunique. Corsage en vigogne à basques rondes et fermées, garni d'un biais de faille; un biais de faille orne le tour du cou, un autre forme fichu. Manches de faille garnies d'un double revers en vigogne liséré de faille.

*Toilette de dîner en faille fraise de deux tons.* — La jupe est prise dans la teinte la plus foncée. Elle est unie derrière et tombe droit sans pouf sur un volant en faille fraise de teinte claire posé en dessous, à gros plis et simulant une double jupe. Les trois lés de devant sont ornés de biais plissés découpés à l'emporte-pièce et surmontés, le premier,

dans le bas, de quatre bouillonnés, le deuxième, de trois bouillonnés, le troisième, de deux. Le corsage, pris dans la teinte foncée, est à basques rondes lisérées de faille claire; trois biais de faille claire forment fichu autour de l'encolure. Manches justes avec un volant plissé dans le bas et surmonté d'un bouillonné à tête. — Modèle de M<sup>me</sup> Elise.

## COURRIER DE LA MODE

Plusieurs de mes lectrices m'ont demandé de leur apprendre à faire elles-mêmes la nouvelle coiffure à catogan. Cette demande ne laisse pas que d'être embarrassante; en effet, il est fort difficile de faire une démonstration écrite; puis tout dépend de la quantité de cheveux de chaque personne. Le moyen le plus commode est à coup sûr de faire faire par son coiffeur un catogan à son goût, c'est-à-dire natté ou bouclé, et de le poser, au moyen d'un petit peigne ou de quelques épingle, sous les coques ou les nattes de sa coiffure habituelle. On peut aussi faire soi-même le catogan au moyen d'une natte fausse que l'on replie et qu'on attache par un nœud. Celles enfin, parmi les lectrices qui sont pourvues d'une chevelure assez longue et assez abondante pour se passer de faux cheveux, ont, à leur gré, plusieurs façons de disposer la coiffure nouvelle. Quand les cheveux frisent naturellement, on laisse deux boucles par derrière que l'on rassemble par un ruban. Si les boucles sont par trop longues, on peut les remonter un peu et les fixer par une épingle. Pour se coiffer ainsi, il faut donc partager ses cheveux en trois portions. D'abord séparer les bandeaux, puis réserver le plus grande partie par derrière pour former soit un nœud, soit des coques; enfin laisser, ainsi que je l'ai dit, deux mèches pour former le catogan. On peut suppléer à l'épaisseur de la chevelure en ne formant que deux séparations. Le catogan natté ou bouclé se fait alors avec tous les cheveux, moins la partie réservée pour les bandeaux; on pose par derrière un nœud postiche ou des coques toutes faites, auxquelles vient se rattacher un gros nœud crépé fait avec les cheveux réservés par devant. Ce nœud est très-facile à exécuter et très-joli. On relève de chaque côté les bandeaux en racine droite (en laissant à part, si l'on veut, la mèche touchant au front pour la faire enduler), et on les fixe aux coques de derrière par une épingle. Ceci fait, après avoir natté et passé au fer la petite mèche réservée, on la peigne et on la dispose suivant la physionomie et la coupe du front, et on l'attache en cachant le bout au moyen d'une épingle. On prend alors les deux bandeaux, on les croise sur le milieu de la tête, en les fixant encore avec une épingle; puis on les crêpe légèrement, on bien on se sert d'un léger crépé postiche, et on les croise l'un sur l'autre de façon à former deux coques bien lisses figurant un gros nœud. Les bouts des cheveux servent à faire le milieu du nœud en les relevant et en les attachant derrière les coques. Ces coques se fixent au moyen d'une longue épingle que l'on passe dans l'intérieur de chacune d'elles et qui les attache à la portion des cheveux qui est tendue. Je ne sais si je me serai fait comprendre; j'ai tâché d'être aussi claire que possible dans mon explication, mais je ne suis nullement sûre d'avoir réussi.

Les chapeaux n'ont point encore varié de forme, c'est-à-dire qu'ils sont toujours aussi variés, et la fantaisie d'une marchande de mode peut, à son gré, rendre une femme laide ou jolie, suivant qu'elle sait ou non choisir le modèle qui convient à chaque type de figure. Il n'y a plus, en effet, de chapeaux en vogue, il n'y a plus que de jolis ou de vilains chapeaux. Tout est accepté, depuis le chapeau à larges bords posé en arrière et formant comme une auréole au visage, jusqu'à la capote bébé, froncée et coulisée. L'essentiel est de s'adresser à une artiste dont le goût soit sûr et la main habile. J'ai dit bien des fois que l'économie ne devait jamais porter sur le couronnement de la toilette féminine, sur le chapeau. D'ailleurs, en ce temps de modes fantaisistes, un chapeau qui sied et qui sort des mains d'une bonne faiseuse, reste à la mode tant qu'il n'est pas défranchi, tandis qu'on est parfaitement ridicule avec un chapeau de pacotille ayant trois mois d'existence.

Les soirées commencent à devenir fraîches, un vêtement du soir est devenu indispensable. Les deux formes les plus en vogue sont la pélerine et le dolman. La pélerine couverte d'effilés et de blonde perlée est un peu tombée dans le domaine de la vulgarité, cependant elle reste encore le pardessus le plus commode et le plus facile à exécuter soi-même.

Le dolman à manches carrées et qui retombe sans qu'on y passe les bras, semble vouloir s'éterniser et devenir le vêtement classique; on le garnit de mille façons différentes, suivant l'usage qu'on veut en faire. Nous avons déjà donné ce modèle; nous le répéterons encore. La culrassé, ou veste sans manches très-ajustée, se porte encore; elle s'adapte, du reste, aux toilettes d'intérieur et se fait en velours, en faille, soit noire, soit de la teinte du costume qu'elle accompagne. On parle toujours de robes

princesse tout unies formant fourreau et se relevant par quelques agrafes en dessous ou des pattes boutonnées en dessus avec des boutons de métal. Cette forme un peu négligée imite l'emazon et se fera principalement en drap. Avec cette robe, le dolman à manches pendantes, garni de brandebourgs et de fourrure, sera le vêtement de rigueur, et l'ensemble ne manquera pas d'une certaine crânerie de bon goût, si la femme qui portera ce costume sait lui imprimer le cachet de la distinction et de la véritable élégance.

Le jais et l'acier verront, je pense, leur vogue s'affirmer encore à l'époque des toilettes du soir. A vrai dire, je n'ai jamais absolument compris la mode des perles scintillantes dans la rue, qui attirent le regard et papillonnent aux yeux par le soleil d'est; mais dans un salon, sous les feux des lumières, rien n'est plus joli, plus élégant, plus séduisant. Mettez-vous donc à l'œuvre, chères lectrices; brodez et perlez sans relâche la dentelle noire ou blanche, le velours ou la soie, et vous me ferez part, j'en suis sûr, des succès obtenus par les toilettes que vous aurez ainsi préparées vous-mêmes à vos heures de loisir.

Un mot, avant de terminer, pour vous rappeler un produit de la parfumerie parisienne, que plus d'une parmi vous a apprécié. Je veux parler de la *Veloutine Viard*, dont le moindre avantage est d'être tellement impalpable et adhérent, qu'on peut s'en servir impunément et sans crainte de revêtir ce masque blafard que posent au visage des femmes certaines poudres de riz. Son usage est indiqué après les ablutions de chaque jour, après les longues courses et tout exercice exagéré, comme la danse, pour calmer la rougeur et la chaleur de la peau. Plus d'une jeune et intrépide danseuse me remercia de lui avoir indiqué un moyen d'atténuer et de faire même disparaître cette rougeur, si incommode, si désagréable, qui enlaidit cruellement et qui est presque inévitable après une longue valse. Il est si facile d'avoir une mignonne boîte à poudre dans sa poche et de passer rapidement sur son visage, à l'abri de son éventail, une toute petite houppe de cygne. S'adresser, pour la *Veloutine Viard*, à M. Viard, parfumeur, 3, place du Palais-Royal.

MARIE DE SAVERNY.

## LINDA

XIII

La tenue à table de la princesse Witkrazka était bien faite pour confirmer mistress Smith dans ses étranges idées sur les Polonais. La princesse plongeait à tout moment ses mains dans les plats et avait une quantité de nourriture capable de satisfaire trois estomacs ordinaires.

— Si elle mange toujours autant que cela, les 2,000 fr. de pension n'iront pas loin, dit mistress Smith, et quel exemple pour les enfants, qui prennent si vite les mauvaises habitudes! J'aurai beau leur répéter qu'il n'y a qu'en Pologne qu'on se permet des choses pareilles, ils auront toujours envie de faire comme la princesse, surtout après que je leur ai tant recommandé de ne pas manquer d'imiter les personnes au-dessus de leur condition.

Linda écoutait avec étonnement toutes les divagations de la maîtresse de pension et de son mari, et bientôt elle se sentit prise d'une vague inquiétude en se voyant seule au milieu de cette famille d'êtres bizarres et en face de cette espèce de folle qu'on appelait la princesse. Aussi désirait-elle ardemment être au lendemain pour confier toutes ses appréhensions à sa vieille amie mistress Morgan, qui lui avait promis sa visite.

L'heure du coucher vint enfin; on avait dû auparavant porter à son lit la princesse qui s'était endormie en sortant de table. Notre héroïne gagna le dortoir, où quatre petites couchettes non garnies attendaient les élèves, et s'endormit promptement, comme on s'endort à vingt ans, dans un des petits lits qui avait été préparé pour elle.

Au milieu de la nuit, elle fut brusquement réveillée par un bruit de fenêtre s'ouvrant avec violence, auquel succéda un grand fracas de vaisselle tombant du premier sur le pavé de la cour. Au même instant, mistress Smith, son mari et les six garçons, dans le costume de nuit le plus sommaire, faisaient irruption dans le dortoir en criant: Au secours! au secours!

Linda effrayée sauta à bas de son lit sans songer à la présence de M. Smith, et, s'habillant à la hâte, demanda ce qu'il y avait.

— La princesse est folle, dit la maîtresse de pension, elle est en train de me ruiner en jetant par la fenêtre la belle vaisselle que j'ai rassemblée à force d'économie et de privations; elle va se tuer, car elle est à cheval sur la barre d'appui de la fenêtre.

— Ah! mon Dieu! s'écria Linda, mais il faut la tirer de là! Allons, monsieur Smith, venez avec moi, vous m'aidez à la faire descendre.

— Je me dois à ma progéniture et à mon épouse, miss Brown, répondit M. Smith d'un ton dramatique, en rassem-

blant autour de lui ses enfants effarés; je ne puis affronter la fureur de cette folle.

En entendant cette lâche et stupide réponse, Linda, n'écoulant que son dévouement, s'était précipitée vers la chambre de la Polonoise, et avec autant de bonheur que d'adresse avait atteint la malheureuse insensée, juste au moment où celle-ci, toujours assise sur la traverse de la fenêtre, cherchait à enflammer des allumettes.

La famille Smith, ébahie par le noble exemple de l'instaurice, l'avait rejointe et l'aida alors à faire entendre raison à la princesse.

— J'ai une idée! s'écria tout à coup M. Smith, qui, sans autre explication, s'enfuit à grandes enjambées et revint presque aussitôt, rapportant le fameux instrument dont il était l'inventeur. Vous allez voir, dit-il.

Et embouchant magistralement sa merveilleuse flûte-ophicléide, il se posa devant la princesse, modulant une mélodie langoureuse, à laquelle les sons étranges de l'instrument donnaient la plus bizarre expression.

Pendant ce temps, la folle avait passé de l'état de surexcitation à la torpeur et s'était endormie tout doucement comme un enfant.

— Voyez-vous, miss Brown, disait tout bas mistress Smith à Linda, pendant que son mari continuait le plus sérieusement du monde sa bizarre musique, voyez-vous comme c'est merveilleux! Il l'a calmée, l'endort! N'avais-je pas raison de vous dire que Pompilius est appelé à un grand avenir? Bientôt je n'aurai plus besoin de m'abaisser au misérable métier de maîtresse de pension. Toute la Pologne va savoir que la princesse a été miraculeusement guérie par le talent de mon mari. Comme de juste, on lui votera une magnifique récompense, on lui donnera sans doute quelque riche domaine. Je ne lui conseillerai pas d'accepter un titre, notre nom n'en a pas besoin, il est une noblesse lui-même. Vous ai-je dit que nous nous appelons Smith-Man? Non, je ne crois pas. Voici comment le nom de Man fut ajouté à celui de Smith. Le grand-père de l'arrière-cousin de Hampton-Court. Un jour, le roi, sortant de son palais avec sa suite, s'arrêta un instant devant la forge de l'arrière-cousin du grand-père de mon mari, attiré par le fracas de l'enclume. L'aïeul de Pompilius tenait en ce moment élevé au-dessus de sa tête un énorme marteau dont il frappait, avec l'aisance d'une force prodigieuse, une barre de fer toute rouge. « Quel homme! » s'écria le roi en le voyant frapper, et il continua son chemin au galop. Le lendemain, tous les habitants du pays vinrent à la forge pour féliciter notre grand-père de l'honneur dont le roi l'avait comblé, et on lui paya tant à boire que dans la nuit il mourut d'une indigestion de bière. Mais le roi avait parlé, et le nom de l'homme, Man, resta désormais acquis à la famille; nous en avons hérité en légitime succession. Vous voyez que nous n'avons pas besoin d'un titre.

Quand la princesse lui parut absolument endormie, et par conséquent incapable de jouer plus longtemps des mélodieux accents de son instrument, M. Smith cessa de jouer. Sa femme, toute fière de lui et toute heureuse de l'éclatant succès que l'invention musicale de son mari venait d'obtenir, l'envoya se reposer avec les six garçons qui ronflaient accroupis dans un coin. Quant à elle, la prudence lui commandait de veiller la folle avec Linda pour parer aux dangers d'une nouvelle crise.

Le lendemain, à la première distribution, le facteur apporta une lettre venant de Pologne. Cette lettre contenait sur la princesse Witkrazka les renseignements les plus complets.

Elle était folle depuis l'âge de quinze ans, et sa famille était ruinée et en exil. Elle devait la pension qu'on payait pour elle à la générosité de quelques âmes charitables qui se cotisaient pour compléter cette rente de deux mille francs. C'était en apprenant qu'on ne voulait plus garder la pauvre folle dans la maison de santé où elle était depuis son enfance, que la maladroite amie de mistress Smith avait demandé au tuteur de la princesse de la placer dans le pensionnat où sa malade trouverait tous les soins qu'on peut avoir en famille.

— Voilà une belle histoire! s'écria mistress Smith en terminant sa lecture, mon amie prend-elle donc mon pensionnat pour une maison d'aliénés. Nous allons bien lui faire voir qu'elle s'est trompée. Mon ami, dit-elle à son mari, laissez-moi le plaisir d'aller de suite à la police office, et dites, je vous prie, qu'on envoie immédiatement deux constables. Notre vie n'est pas en sûreté avec cette folle; n'a-t-elle pas manqué mettre le feu cette nuit?

M. Smith allait sortir pour exécuter cet ordre, lorsque, fort heureusement, il s'aperçut qu'il était dans un costume trop léger pour se montrer en public; il acheva donc de se vêtir, et se rendit au bureau de police. Les deux constables qu'il ramena bientôt après, n'eurent aucune peine à constater la folie de la princesse, qui, effrayée à la vue de ces deux personnages, fut prise d'un nouvel accès de fureur.

— Attendez, s'écria M. Smith aux deux agents qui se préparaient à attacher la princesse, je vais la calmer comme je l'ai déjà fait une fois au moyen de mon inimitable instrument, et il se mit à recommencer l'air pathétique qui avait endormi une première fois la princesse.

En entendant la singulière musique de M. Smith, les poliment interdits semblaient se demander s'ils n'avaient pas devant eux un autre fou, quand la princesse, qu'on avait laissée libre un instant, saisissant un vase qui se trouvait à la portée de sa main, en lança le contenu au visage du bienveillant mélomane. — C'en est fait, messieurs, s'écria le bonhomme en recevant cette désagréable douche; la malheureuse est perdue, elle n'apprécie plus les arts; vous n'avez plus qu'à l'emmenner à Bedlam, je vous accompagnerai pour faire les déclarations nécessaires.

Linda n'avait plus rien à faire dans le pensionnat de mistress Smith, du moment que la première élève, tant désirée, s'en allait; notre orpheline s'empressa d'aller rejoindre sa vieille amie mistress Morgan, qui la reçut à bras ouverts.

— Consolez-vous, ma chère enfant, lui dit-elle, après avoir écouté le récit de sa bizarre aventure. Je viens de trouver dans le *Times*, dont je lisais justement les annonces en pensant à vous, quelque chose qui vous conviendrait parfaitement, je crois, tenez, le voici : « On demande une jeune personne de bon caractère et d'une conduite irréprochable, pour remplir les fonctions de lectrice près d'une dame âgée. La rétribution est modeste, mais la maison offre des agréments considérables, qui ne pourront pas manquer d'être appréciés par la jeune fille, si elle est à la hauteur de la position en question. S'adresser chez lady Letting, 10, Cavendish-Terrace. »

— Je ne demande pas mieux; seulement, sans doute, on exigera des références, et je ne connais personne.

— Et moi donc! Ne puis-je donner sur votre compte les meilleurs renseignements? Pendant quatre mois que vous avez été ici, je ne vous ai jamais reconnue une imperfection, et sans cette malheureuse toux, nous ne serions jamais quittées. Cette dame sera encore bien heureuse de trouver un ange comme vous; d'ailleurs, quand elle apprendra que vous avez été pour ainsi dire reine pendant quatre mois, cela la flattera; ces nobles-là ont tant de morgue!

— Peut-être, reprit Linda timidement, vaudrait-il mieux ne pas parler de cela. On a quelquefois des préjugés.

— Vous en êtes, mon enfant, le meilleur juge. Dites, si vous le préférez, que vous êtes restée chez moi en qualité de demoiselle de compagnie. Faites vous-même le certificat, je le copierai et le signifierai de mon nom de demoiselle, qui est plus distingué que celui que je porte actuellement. Ce n'est pas pour dire que ma famille était supérieure à celle de mon mari, car mon père était tout bonnement charcutier à Manchester; mais mon nom de jeune fille est un nom porté par l'aristocratie.

XIV

Pour ne pas manquer une place qui paraissait si convenable, Linda se rendit le jour même à Cavendish-Terrace, où son bizarre destin lui réservait encore les plus singulières épreuves.

Elle fut reçue par une belle dame d'environ soixante ans, qui l'examina avec une minutieuse attention.

— Quel âge avez-vous? dit-elle, en rompant brusquement le silence qu'elle avait gardé pendant cet examen.

— Dix-neuf ans.

— Dix-neuf ans! Mais comment pouvez-vous supposer que nous prendrions une enfant de votre âge?

— J'ai cru, dit Linda en rougissant, que vous vouliez une jeune fille.

— Vous ne vous trompez pas; en effet, nous cherchons une jeune fille, mais nous ne voulons pas d'un bébé. Mamma a besoin de soins entendus, et ce n'est pas une jeunesse comme vous qui serait capable de les lui donner.

— Mais, j'espère, au contraire, madame, pouvoir parfaitement suffire à ma tâche, si vous voulez bien essayer...

— Appelez-moi mademoiselle, s'il vous plaît. Grâce à Dieu, je n'ai jamais été mariée, et je me flâte de ne pas être du nombre de celles qui rougissent de l'état de célibataire.

— C'est auprès de madame votre mère, mademoiselle, dit Linda, que j'aurai à remplir mes fonctions?

— Eh sans doute, auprès de mamma. Est-ce que je parais, par hasard, avoir l'âge de Mathusalem, pour qu'il vous semble étrange que j'aie encore ma mère?

— A ce moment, le bruit d'une sonnette ébranlée avec violence interrompit l'entretien.

— Mamma a besoin de moi, dit la vieille fille en se précipitant vers l'escalier. Attendez-moi, je reviens.

Pendant qu'elle parlait, une femme de chambre entra :

— C'est vous qui venez pour tenir compagnie à madame? Combien vous donne-t-on? demanda-t-elle à Linda.

— Je ne conviens pas; je parais trop jeune.

— Vous croyez cela? Ce n'est pas vrai! Elles veulent vous faire peur d'abord, pour vous exploiter ensuite. Tenez-leur la dragée haute, et soyez tranquille, elles vous prendront.

— Je croyais que cette dame qui vient de me parler était lady Letting?

— Oh! Dieu! à quoi pensez-vous? C'est la plus jeune de ces demoiselles.

— Elles sont donc plusieurs?

— Elles sont trois. Chut! la voilà!

— Eh bien, dit la vieille fille en rentrant, mamma, qui est la bonté même, veut bien vous prendre à l'essai. Il est entendu que, pendant un mois, vous n'aurez pas d'appointements. Considérez que c'est un grand honneur, en quelque sorte un cachet de noblesse, que d'entrer dans notre intérieur. A qui faut-il s'adresser pour des renseignements?

Linda produisit le certificat écrit par elle et signé du nom de demoiselle de mistress Morgan.

— Nevil... C'était probablement la sœur de lord John Nevil... Je connais cette famille, qui est très-distinguée.

Présenté, je vous prie, à cette dame, les hommages de lady Letting. Nous sommes un peu casanières, autrement nous aurions un vrai plaisir à la connaître.

Linda eut peine à retenir un sourire, en pensant au détail que son interlocutrice éprouverait si elle connaissait la véritable position de mistress Morgan.

— Voyons, pouvez-vous entrer ici demain? Nous sommes sévères au sujet de l'exactitude, vous comprenez. Pouvez-vous être ici à six heures?

— Parfaitement, mademoiselle.

Le lendemain, Linda faisait son entrée dans le grand salon de lady Letting, et, croyant se trouver en présence de la dame qu'elle avait vue la veille, elle la salua timidement en lui demandant des nouvelles de sa santé.

— Vous vous trompez, miss Brown, vous me prenez pour ma sœur; mais cela ne fait rien, je sais qui vous êtes, et je vais vous présenter à mamma.

— Dear mamma! cria-t-elle en se tournant vers un paravent qui enveloppait presque entièrement un grand fauteuil dans lequel était enfoncée une personne qu'on distinguait à peine au milieu de ses oreillers, voici votre lectrice, désirez-vous qu'elle prenne tout de suite un livre?

Lady Letting, car c'était elle, répondit à cette question par une espèce de reniflement, inintelligible pour Linda, mais apparemment compréhensible pour sa fille, puisqu'elle ordonna au laquais, qu'elle avait appelé d'un coup de sonnette, de prier ces demoiselles de descendre.

Après avoir donné cet ordre, la vieille demoiselle choisit un passage dans un volume qu'elle présentait à Linda.

— Mamma ne peut supporter que les auteurs célèbres, dit-elle; nous nous sommes aperçues qu'elle a un goût très-prononcé pour Ossian, il la calme bien certainement, car en écoutant la lecture de ses admirables poèmes elle s'endort toujours.

Comme elle est un peu distraite, je vous prie de vous placer en face de son fauteuil; en suivant le mouvement de vos lèvres, elle comprendra avec moins de fatigue.

Linda, s'empressant d'obéir, allait commencer, lorsque la porte, s'ouvrant, livra passage à deux autres vieilles femmes habillées exactement comme la première, tellement semblables à celle qui venait de lui parler, qu'il lui aurait été impossible de les distinguer les unes des autres.

Elle ne put retenir un mouvement d'étonnement, qui ne parut pas déplaire, du reste, aux nouvelles arrivées.

— Vous êtes étonnée de la ressemblance qui existe entre nous trois, dit une d'elles, vous la comprendrez en apprenant que nous sommes jumelles. Jusqu'à l'âge de cinq ans, mamma elle-même se trompait, était obligée de nous faire porter des colliers de différentes couleurs. Nous nous appelons Foi, Espérance et Charité. C'est grâce à un de nos parents, fervent disciple de l'Eglise anglicane, que nous portons ces noms, et le rêve de notre vie est de pratiquer chacune la vertu que notre nom représente.

My dears, dit-elle en se tournant vers ses sœurs, ai-je convenablement traduit votre pensée?

— Très-convenablement, répondirent les deux autres.

— Miss Brown, dit Charité, celle qui avait reçu Linda la veille et qui était la plus jeune d'un quart d'heure des trois, permettez-moi de vous présenter à mes sœurs.

Miss Brown sortit d'une maison des plus honorables; elle a été la demoiselle de compagnie de lady Nevil.

— Oh!... firent les deux autres. Cette dame est sans doute la sœur du lord de ce nom; nous l'avons rencontrée peu après la bataille de Waterloo chez le duc de Wellington.

Linda, hésitant, ne savait que répondre. Cependant la droiture de son caractère prenant le dessus, elle allait avouer qu'il n'y avait aucune parenté entre le personnage en question et la fille du charcutier, lorsqu'un formidable grognement sortant du fauteuil coupa court à son embarras.

— Yes my love! s'écrièrent les trois vieilles en se précipitant vers le fauteuil. Commencez, miss, if you please; mamma s'impatiente.

— The long of sebna! dit Linda d'une voix étranglée par la timidité.

— Plus haut, criaient les jumelles.

— Star of descending night!

— Plus haut! firent les vieilles en chœur.

— Fear is this high in the west!

— Plus haut! vociféra le trio.

La malheureuse, interrompue ainsi à chaque ligne, commençait à perdre complètement la tête, lorsqu'un petit rire étouffé, qui semblait sortir des environs du fauteuil, vint lui apporter le secours d'une utile diversion.

— On a ri, exclama Espérance.

— Vous vous trompez, firent Foi et Charité.

— Ce doit être elle, reprit Espérance.

— Mais non! elle est dans sa chambre; nous l'avons mise en pénitence.

— Alors, qu'est-ce qui a ri? Ce n'est pas le chat, je présume! Du reste, dit-elle en se levant, nous allons voir cela.

— Chut! répondirent les autres en l'empêchant de se lever, vous ne voyez donc pas que mamma vient de s'endormir; vous allez la réveiller.

— C'est juste, mes sœurs; il faut que la lecture continue. Allons, mademoiselle, reprit-elle en s'adressant à Linda, reprenez votre lecture; vous n'aurez plus besoin maintenant de lire si haut, nous entendrons.

Tout ce heureux d'échapper ainsi aux interpellations qui l'avaient tant intimidée, Linda reprit sa lecture, et ne fut point interrompue cette fois; si bien qu'au bout d'un quart d'heure, elle s'aperçut, en jetant un coup d'œil sur son auditoire pendant qu'elle s'était arrêtée pour reprendre haleine, que les trois vertus théologiques s'étaient endormies comme leur mère. Au même instant, un bruit de papier froissé attirait son attention, et elle vit une petite fille à la figure espiègle qui attachait à la robe de miss Charité une longue bande de papier découpé. L'enfant, en se voyant découverte, fit un signe d'intelligence et s'esquiva sur la pointe des pieds.

Linda, tout en riant de l'espièglerie de cette enfant, qu'elle devina être l'auteur du rire intempestif qu'on avait entendu un instant auparavant, ne voulait pas se faire sa complice en laissant subsister les preuves de sa gaminerie; elle se leva donc pour enlever aux trois sœurs jumelles l'ornement de papier ajouté à leur toilette. Mais au moment où elle achevait d'enlever à miss Charité le dernier ruban de papier, celle-ci se réveilla en sursaut.

— Que me faites-vous? dit-elle en se retournant.

— Que fait-elle? firent les deux autres en bondissant sur leur chaise.

— Dieu me pardonne, dit Charité en saisissant la bande de papier, elle nous entoure d'un ridicule serpent de papier!

— Mademoiselle, dit Linda, je...

— Silence, vipère, dit miss Foi!

— Mademoiselle, je vous en prie...

— Scorpion! vociféra Espérance.

— Laissez-moi m'expliquer, riposta Linda en tremblant.

— Sortez d'ici, reprit les trois vertus.

— Sans un mot, dit Charité, vous méritez d'être envoyée dans une maison de correction.

— Aux galères, dit Foi.

— Sortez, reprit en chœur les trois sœurs.

— Ya! ya! fit lady Letting, réveillée aussi par ce vocifère.

— Mamma, s'écrièrent ses trois filles en courant à son appel, et oubliant, pour un instant, la malheureuse Linda qui profita de la circonstance pour gagner l'escalier conduisant à sa petite chambre située au dernier étage de la maison.

En gravissant les premières marches elle culbuta quelqu'un qui lui barra le passage.

— Eh bien! lui dit Claire, la petite coupable qui, cachée dans un coin, attendait le dénouement de sa mauvaise plaisanterie, sont-elles assez furieuses!

— Ah! méchante enfant! dit Linda, ne pouvant surmonter un mouvement d'humeur. Comment avez-vous osé faire une chose pareille?

— Bien sûr, reprit la petite fille; vous m'avez dénoncée, êtes-vous lâche!

— Vous vous trompez. Je n'ai rien dit; mais j'espère que demain matin vous aurez le courage de tout avouer, autrement je serai vengée.

— Qu'est-ce que cela fait? vous irez ailleurs. Je voudrais bien pouvoir m'en aller, moi, je suis si malheureuse ici!

— Qui êtes-vous? lui demanda Linda en l'entraînant dans sa chambre.

— Je suis une grande héritière et je m'appelle la comtesse Lennett.

— En vérité! quel âge avez-vous?

— Presque quatorze ans...

— Presque quatorze ans! Vous plaisantez, ce n'est pas possible...

— Ah! parce que je suis si petite; mais cela n'y fait rien. Et vous, quel âge avez-vous?

— Oh! moi, je suis vieille, j'ai dix-neuf ans! Est-ce que ces dames sont vos parentes?

— Oui! la vieille dame en enfance est ma grand'tante, et les autres sont mes cousines. Je les déteste toutes; elles sont si bêtes et si acariâtres.

— C'est bien mal de parler ainsi de votre grande tante; elle a droit à votre respect.

— On voit bien que vous ne la connaissez pas!

— Claire! Claire! est-ce votre voix que j'entends? cria miss Charité en montant l'escalier.

— Je me salue! dit l'enfant en courant à toutes jambes.

Le lendemain, au petit jour, Linda fut réveillée par quelqu'un qui l'embrassait; c'était la petite Claire, qui lui dit aussitôt :

— Comme vous êtes jolie! Je vous regarde depuis une

demi-heure. En me réveillant, j'ai eu envie de venir vous embrasser, parce que vous vous êtes montrée bien bonne pour moi, hier, en me faisant comprendre mon tort sans me blesser, comme font toujours mes tantes. Vous êtes jolie parce que vous êtes bonne, n'est-ce pas, miss Linda? mes tantes sont méchantes, parce qu'elles sont laides. Ah! elles sont bien aussi méchantes que laides!

— Ma chère enfant, dit Linda, à la fois surprise et touchée du naïf témoignage de tendresse qui lui était adressé, vous êtes en robe de nuit, vous allez vous refroidir; je suis bien heureuse de vous plaire et de vous sembler bonne, mais vous parlez encore mal de vos parentes, et ce n'est pas bien. Allez vous habiller, ensuite je causerai avec vous.

— Est-ce que je vous gênerais beaucoup si je me mettais près de vous? Nous causerions si bien l'une à côté de l'autre!

— Eh bien, venez, répondit Linda, qui ne put s'empêcher de sourire à cette proposition enfantine. Eh, faisant une place auprès d'elle: — Prenez mon oreiller, ajouta-t-elle, vous serez mieux.

— Oh! merci! vous êtes vraiment très-bonne, fit la petite Claire en jetant ses bras autour du cou de l'institutrice. Voulez-vous que je vous appelle mon amie?

— Très-volontiers.  
— Alors, vous ne m'en voudrez pas?  
— Pourquoi vous en voudrais-je?  
— Parce que je suis cause qu'on vous renverra, si je n'avoue pas que c'est moi qui ai attaché les papiers aux robes de mes tantes, et je ne puis pas avouer.

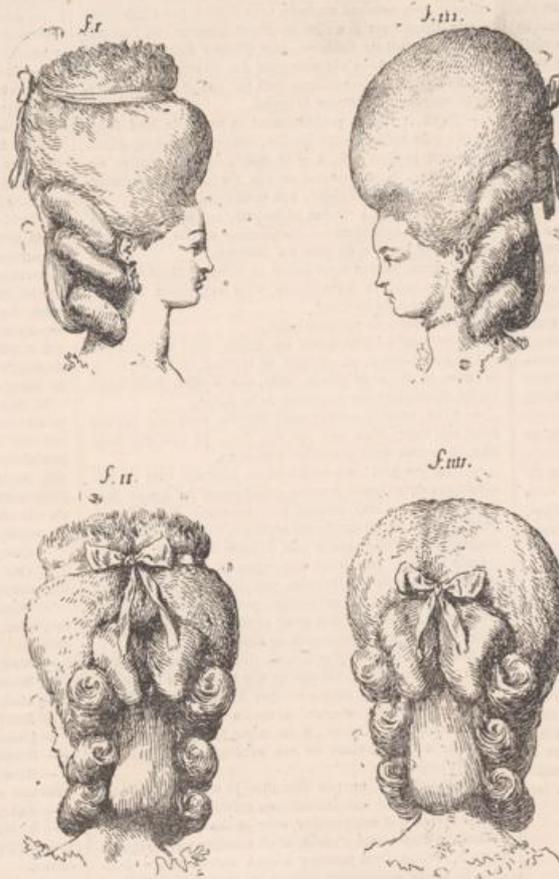
— Pourquoi donc? C'est très-mal de laisser soupçonner un autre pour soi.

— Oh! je le sais bien, et surtout vous. Si je vous avais connue, je ne l'aurais pas fait, car vous êtes la seule bonne personne que j'aie encore vue ici, et voilà que je suis cause qu'on va vous chasser! Ah! je regrette bien ce que j'ai fait, allez; aussi, je n'ai pas pu m'empêcher de venir m'accuser auprès de vous, et je n'ai pas pu me retenir de vous embrasser pendant que vous dormiez. Mais je ne puis pas avouer; mes tantes l'écriraient à mon tuteur, et ça lui ferait du chagrin, et je ne veux pas lui en faire. Si vous saviez comme il est bon, mon tuteur! De sa vie il ne m'a grondée; mais quand il me regarde tristement, en me disant: « Claire, vous me faites de la peine! » vous ne vous douterez jamais de l'effet que cela me fait.

Et un sanglot arrêta la voix de la pauvre enfant. **ISABELLE ALLIN.**

(La suite au prochain numéro.)

CURIOSITÉS DE LA MODE



COIFFURES DE FEMMES DE 1774 à 1777.

LES MENUS DE LA SAISON

Septembre.

MENU D'UN DINER DE 6 à 8 PERSONNES

- Consumé aux quenelles.
- Rougets frits, sauce crevettes.
- Livré en civet.
- Langue de bœuf en papillote.
- Timbale de macaroni.
- Perdreaux rôlis.
- Tomates farcies.
- Tartelettes de pêches.

La langue de bœuf en papillote. — Braiser une langue de bœuf et la couper en tranches. Garnir chaque tranche, en dessus et en dessous, de fines bardes de lard saupoudrées de fines herbes et l'envelopper dans une papillote de papier beurré, serrée de manière à ce que le jus ne s'échappe pas. Passer ces papillotes sur le grill, les y laisser quelques instants, puis servir.

LE BARON BRISSE.

Nous reproduisons un article fort intéressant de la *Mosique* intitulé: *Les Curiosités de la mode*, accompagné de quatre gravures très-curieuses, et qui nous a semblé devoir être lu avec plaisir par nos abonnés. Il nous serait facile, chaque semaine, d'emprunter à cet intéressant recueil quelques-uns de ses dessins si remarquables, mais l'abondance des matières est cause que nous ne pouvons nous permettre de le faire que très-rarement. Aussi conseillons-nous à nos lectrices de prendre un abonnement à la *Mosique*, qui formera, au bout de quelques années, la plus complète et la plus intéressante des bibliothèques.

LES CURIOSITÉS DE LA MODE

Le chapitre des coiffures est long et varié dans l'histoire de la mode en France. La coiffure offre plus de formes précieuses, plus d'excentricités encore que la robe, si accentuée par les paniers et la crinoline.

Tout le dix-huitième siècle se signala par les détails dans les ornements de tête, par le règne prolongé de la poudre dans les cheveux des femmes. Une belle dame, en 1769, était nécessairement poudrée; mais ses cheveux étaient arrangés à la chinoise, assez courts, et surmontés d'une petite pointe en soie de couleur.

Marie-Antoinette, dauphine, avait déjà donné le ton à la mode; reine en 1774, elle eut une influence sans conteste sur les habillements, et principalement sur les coiffures. On se fit une loi de ses fantaisies, et l'usage des cheveux courts, pour les dames, disparut complètement.

Entrons maintenant dans quelques détails sur celles qui obtinrent le plus de succès, en prenant lieu sur la coiffure-hérisson.

Imaginez l'animal de ce nom couché sur le haut d'une

plume, c'est-à-dire une touffe de cheveux confusément frisés par leurs pointes, mais fort élevés et sans poudre, le tout soutenu par un ruban qui tranchait circulairement, et qui soutenait avec élégance cet horrible fouillis.

Dans la « coiffure à la dauphine, » on relevait les cheveux roulés en boucles et descendant sur la nuque; celle qu'on appelait « à la monte-au-ciel, » avait des dimensions considérables.

Peu à peu, la hauteur des coiffures devint pyramidale chez certaines lionnes de l'époque, tandis que d'autres, plus simples en leurs affluents, se contentèrent des dimensions raisonnables. La comète de 1773 donna naissance aux coiffures « à la comète, » dont les rubans couleur de feu attirèrent tous les regards; en 1774, la coiffure à la « qués-à-quo? » comprenait un faisceau de plumes flottant derrière la tête.

À la cour, spécialement, le « pouf au sentiment » florissait. C'était un amas d'ornements divers attachés dans les touffes de la chevelure: c'étaient des oiseaux, des papillons, des amours en carton, des branches d'arbre, même des légumes. La mère de Louis-Philippe 1<sup>er</sup> porta un pouf sur lequel chacun admirait le duc de Beaujolais, son fils aîné, dans les bras de sa nourrice, un perroquet qui becquetait une cerise, un petit nègre, et des dessins patiemment composés avec les cheveux des ducs d'Orléans, de Chartres et de Penthièvre.

Il y eut enfin la coiffure « à la Belle-Poule, » se composant d'un vaseau aux ailes déployées, qui se balançait au milieu de boucles épaisses, de flois capillaires, comme disaient les académiciens de coiffures et de modes.

Coiffer était un art très-difficile, demandant un long travail. Aussi les dames de Paris et celles des provinces recherchaient-elles les dessins qui leur montraient des monuments de tête tout dressés. Les provinciaux avaient les coiffures à l'année, demeurant dans leur maison, et, quand on célébrait une grande solennité de famille, la coiffeuse travaillait presque toute la journée, avec plusieurs aides.

Voilà ce qui explique la note que nous trouvons dans le *Journal de Paris*, à la date du 16 février 1777, note qui accompagne une estampe: « Nous joignons à la feuille de ce jour une gravure qui représente deux coiffures différentes, vues de profil et par derrière: elles sont dessinées d'après nature, par un artiste habile qui a bien voulu se prêter à nos intentions. Les numéros 1 et 2 indiquent l'une des coiffures, les numéros 3 et 4 indiquent l'autre.

Si cet essai peut flatter les femmes que nous comptons au nombre de nos souscripteurs, nous renouvellerons avec plaisir une dépense qui prouvera notre zèle.

Aucune intention de critique ne s'attachait à la publication de ces dessins. Le *Journal de Paris*, feuille sérieuse, indiquait des coiffures « modérées, » si l'on peut s'exprimer ainsi, des coiffures hautes sans excès, poudrées, et que les bourgeois pouvaient porter sans qu'on les regardât comme des femmes excentriques.

REVUE DES MAGASINS ET DE L'INDUSTRIE

Nous croyons rendre un service signalé à nos abonnés, en leur rappelant que la maison de l'*Enfant Jésus*, déjà bien connue des jeunes mères, expédie dans tous les quartiers de Paris du lait, non-seulement pur de tout mélange, mais tiède encore, puisqu'il vient d'être trait, et que sa chaleur naturelle lui est conservée au moyen de boîtes spéciales inventées par M. Colas pour cet usage. De plus, on peut être assuré de recevoir chaque jour le lait de la même vache, ce qui résout au profit de l'enfant et de la mère toutes les difficultés que présente en général l'alimentation par le biberon.

S'adresser, pour toutes les demandes, à M. Jules Colas, 6, rue Vivienne, maison de l'*Enfant Jésus*.

L'institution des *Bégués de Paris* (M. Chervin) ouvre un cours le 7 septembre, avenue d'Eylau, 99.

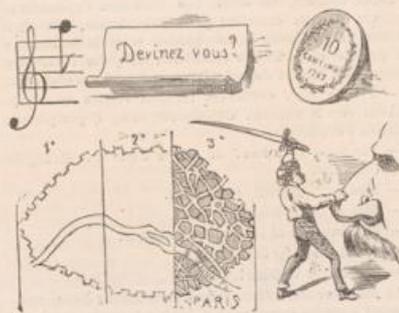
PETITE CORRESPONDANCE

Une abonnée qui a toute confiance en son journal. — J'ai bien reçu la lettre, mais n'ai point vu d'échantillon. Envoyez-en un autre, et je me ferai un plaisir de vous satisfaire. Envoyez également 1 fr. 50 en timbres-poste et vous aurez le patron demandé; mille regrets.

Kabyle. — Nous allons donner le patron que vous désirez. Je réponds directement à votre demande.

Paris. — A. Bourdillat, imprimeur-gérant, 13, quai Voltaire.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Qui ne lutte contre la paresse, un jour sera mendiant.